



En franchissant les grilles du parc de l'Horreur, nous ne nous doutions pas que quelques heures plus tard, nous serions tous allongés dans nos cercueils!

Chez nous, dans la famille Morris, j'ai la réputation d'être la plus raisonnable. On me le répète à longueur de journée : « Lise, toi qui es si raisonnable...! »

Aussi vais-je faire de mon mieux pour raconter raisonnablement cette histoire insensée.

Seulement, ça va être *difficile*...

Nous n'avions absolument pas décidé de nous rendre à ce parc de l'Horreur. Nous ne connaissions même pas son existence.

Nous nous étions entassés à cinq dans la petite Toyota de papa pour aller passer la journée au jardin zoologique. Papa avait oublié la carte à la maison, mais maman disait que ce

n'était pas grave, que nous trouverions facilement, car il y aurait forcément des tas de panneaux indiquant la direction.

Mais nulle part nous n'avons vu le moindre panneau.

Papa conduisait et maman était assise à côté de lui. Moi, j'étais serrée derrière avec mon frère, Luc, qui a dix ans, et son copain Mathieu. Ce n'était pas la place la plus confortable. Mon frère est incapable de rester tranquille une minute, surtout en voiture. Alors, plus notre voyage se prolongeait, plus il devenait agité.

Il finit par entamer une partie de bras de fer avec Mathieu, ce qui n'est pas l'activité idéale en voiture. Après avoir encaissé un certain nombre de coups de coude sans rien dire, je finis par perdre patience et leur hurlai de se tenir tranquilles.

— Jouez plutôt à l'Alphabet, suggéra maman. Regardez par la vitre et nommez tout ce qui commence par A, B, C...

— Il n'y a rien à regarder, même pas de panneaux, répliqua Luc.

— Il n'y a *absolument* rien à regarder dehors, grommela Mathieu.

C'était vrai.

Nous traversons une immense étendue sablonneuse, totalement désertique. C'était à peine si nous apercevions çà et là quelques maigres buissons.

— Je vais prendre à droite, annonça papa.

Il enleva sa casquette des Cubs de Chicago et gratta vigoureusement sa chevelure blonde, signe manifeste qu'il n'était pas sûr de lui.

— On n'est pas déjà passés par ici?

Papa est le seul blond de la famille. Luc et moi, nous avons hérité des cheveux noirs et des yeux bleus de maman. Nous sommes également grands et minces comme elle, alors que papa est un peu... disons, enveloppé! Je le taquine souvent parce que, avec son visage rond presque toujours rose, il ressemble davantage à un lutteur qu'à un gérant de banque, ce qu'il est pourtant!

— Je suis presque sûr qu'on est déjà passés par là, dit-il.

— C'est difficile à dire, murmura maman. Il n'y a rien pour se repérer.

— Voilà qui va bien m'aider, grommela papa.

— Il me semble que c'est toi qui as laissé la carte sur la table de la cuisine, répliqua maman.

— Je pensais que tu l'avais prise!

— Et depuis quand est-ce moi qui dois penser

à prendre la carte?

Je les interrompis :

— Pas de panique! On va bien finir par trouver un panneau indicateur.

Je sais par expérience que, lorsque papa et maman entament une dispute, mieux vaut les arrêter tout de suite.

C'est ce moment que choisit Luc pour crier :

— Gare à vous, voilà le pinceur fou!

Et avec un ricanement de malade mental, il se jeta sur Mathieu en lui pinçant les côtes et les bras. J'étais bien contente que le pauvre Mathieu soit assis entre Luc et moi, car s'il y a une chose que je ne peux pas supporter, c'est bien le jeu du pinceur fou!

Mathieu se mit à se tortiller en s'étouffant de rire. Il a vraiment l'air de penser que Luc est l'être le plus drôle que la terre ait jamais porté. C'est sans doute pour cela que mon petit frère l'aime tant!

— Lise, rugit papa, fais taire ces deux énergumènes ou je les jette dehors!

— Hé! Je n'y suis pour rien! protestai-je.

Mais je savais que papa n'en avait pas après moi. Il était dans cet état parce qu'il ne trouvait pas la route du parc zoologique.

— Là, cria maman, regardez, un grand panneau vert!

— Est-ce qu'il indique la route du parc? demanda Luc.

Papa ralentit. Mais on ne pouvait lire que « PANNEAU À LOUER ».

Tout le monde poussa un soupir de déception.

— Cette route ne mène nulle part, grommela papa. Je vais faire demi-tour et retourner sur l'autoroute, si je la retrouve.

— On pourrait peut-être demander le chemin à quelqu'un, suggéra maman.

— Demander à quelqu'un! explosa papa. Tu vois quelqu'un quelque part à qui on pourrait demander quoi que ce soit?

— Je veux dire... murmura maman, si on trouve une station-service...

— Une station-service? reprit papa, hurlant de plus belle. Je ne vois même pas un arbre!

Il avait raison : des deux côtés de la route, on ne voyait que du sable rendu éblouissant comme la neige sous le soleil.

— Alors, on est perdus? demanda timidement Mathieu.

Il y avait de la peur dans sa voix.

Mathieu n'est pas un brave parmi les braves.

Il est même très facile à effrayer. Une fois, cachée derrière la haie, je me suis amusée à chuchoter son nom alors qu'il sortait de chez nous à la nuit tombée et il a poussé un cri si strident que le reste de la famille s'est précipité dehors pour voir ce qui se passait!

— On est perdus? demanda Luc à son tour.

— Je le crains, soupira papa.

— Oh! fit seulement Mathieu en se laissant retomber au fond de la banquette.

Il avait l'air si pitoyable qu'il me faisait penser à un ballon en train de se dégonfler.

— Enfin, Jacques, ne dis pas ça! protesta maman.

— Et qu'est-ce que tu *veux* que je dise? explosa de nouveau papa. Ça fait deux heures que nous roulons sur une route qui ne conduit nulle part!

— Nous allons tous mourir de soif dans le désert, déclama Luc d'une voix tragique, et les vautours viendront dépecer nos cadavres et avaler nos yeux tout rond!

— Arrête, Luc, protesta maman, tu fais peur à ton copain.

— Je n'ai pas peur, assura Mathieu d'une voix qui disait tout le contraire.

Avec ses cheveux blonds très courts et ses

yeux clignotant derrière des lunettes rondes, on aurait dit une pauvre petite chouette effrayée.

— Charmante balade! commenta papa, les dents serrées.

— Tu sais, il n'est pas tard, remarqua maman en regardant sa montre. Nous avons le temps de retrouver notre chemin.

Nous suivîmes la route pendant encore près d'une demi-heure avant que le paysage commence à changer.

Poussant un soupir d'exaspération, papa rangea la voiture sur le bas-côté et, se penchant vers maman, fourragea dans la boîte à gants :

— Il y a peut-être une carte là-dedans, non?

— Mais non, assura-t-elle, j'ai déjà regardé.

Ils allaient recommencer à se disputer!

Découragée, je m'appuyai sur la banquette, levant les yeux au ciel.

Et je poussai un hurlement.

Juste au-dessus de nous, un monstre hideux s'apprêtait à passer son énorme tête à travers le toit ouvrant!